

Conserver ne plus extraire

Pierre-Henri Gouyon, François Léger

Lectrice, lecteur, toi qui t'intéresses à la conservation de la Nature, comprends bien combien cet exercice est difficile dans notre cadre culturel. En effet, comme moi, comme nous, je parie que, toute petite, à l'école et/ou dans ta famille, tu as entendu parler d'Adam et Eve bien avant d'entendre parler de Darwin. Et encore, même si tu as entendu parler de la théorie de l'Evolution, il n'est pas facile d'en comprendre les implications sur ce qu'est vraiment la Nature.

Nos structures mentales, façonnées dans notre enfance, nous font rêver d'un monde ancien, parvenu jusqu'à nous pourvu d'un équilibre immuable. Notons qu'un tel monde à l'équilibre, immobile, n'a ni passé ni présent, et est dès lors d'autant plus « extravagant » et difficilement pensable. Il est, c'est tout, et nous est finalement radicalement étranger alors même qu'il nous est familier ! Ce monde, Karl Linné le décrivait ainsi en 1737 : « Toutes les espèces tiennent leur origine de leur souche, en première instance, de la main même du Créateur Tout-Puissant, car l'Auteur de la Nature, en créant les espèces, imposa à ses créatures une loi éternelle de reproduction et de multiplication dans les limites de leurs propres types ». Voilà ! Un paradis perdu éternel et immuable : figé. Voilà l'image. Alors ça se traduit par l'idée qu'il faut retourner à l'équilibre de la Nature, des écosystèmes, de la planète...

Mais quel équilibre ? Ce que nous savons de la vie sur terre, c'est justement qu'elle n'a jamais été à l'équilibre. L'évolution ne s'est jamais arrêtée et c'est cette évolution qui crée et détruit en permanence des individus, des populations et toutes sortes de lignées vivantes. Cette évolution qui crée donc une dynamique faite de mutations génétiques, de sélection naturelle, de compétition, de coopération, d'extinctions, de divergences entre lignées vivantes ; une dynamique qui a produit le monde que nous voyons et qui produit celui que nos successeurs verront. La nature n'a jamais été stable. Elle a produit et maintenu une diversité toujours mouvante. S'il faut une image, disons qu'il faut regarder la nature non comme une statue mais comme un vélo. Les deux peuvent se maintenir et les deux peuvent tomber mais les mécanismes en œuvre sont très différents dans les deux cas. Autant pour éviter à la statue de tomber, il vaut mieux éviter qu'elle bouge, autant, pour le vélo, c'est au contraire le mouvement qui le maintiendra en équilibre. La biodiversité, comme le vélo, doit bouger pour se maintenir. Prétendre la sauver en la conservant immobile, c'est la condamner à la chute. Et ne parlons pas de ceux qui croient pouvoir la conserver au frigo.

Tout système dynamique peut se trouver dans un mouvement qui le maintient ou dans un mouvement qui le conduit à s'effondrer. Un satellite par exemple se maintient autour de la Terre grâce à son mouvement qui lui permet de contrarier l'attraction permanente à laquelle la Terre le soumet par l'effet de la gravité. S'il ralentit, le système qu'il constitue entre dans un mouvement qui le conduira plus ou moins tôt à la chute. Il en est de même pour la biodiversité. Le mouvement qui lui a permis de prospérer est actuellement détérioré par un ensemble d'activités humaines qui, on le sait avec certitude désormais, vont conduire à une crise comparable à celles qui, dans le passé, ont conduit une immense majorité des formes vivantes à l'extinction. L'équivalent du ralentissement du satellite, dans ce cas, c'est la chute démographique des populations. Ne donnons qu'un seul chiffre : dans les zones protégées européennes, plus de 75% de la biomasse d'insectes volants a disparu en moins de 30 ans. Un ralentissement démographique d'une extrême violence. Le mouvement de production/destruction de la biodiversité est totalement déséquilibré. Le vélo perd sa vitesse... Il ne faut pas parler d'érosion de la biodiversité. Ça, c'est encore une image qui se réfère à un monde fixe (comme une falaise), il faut bel et bien penser l'effondrement comme celui d'un mouvement qui ne peut plus se maintenir.

Le littoral de ce point de vue constitue un élément remarquable. D'une part, la diversité des éléments physiques, avec ses terres, ses mers, ses fleuves, en fait une zone de choix où peut se

développer une diversité florissante. Les limites sont nombreuses, créant ces rencontres entre écosystèmes qu'on appelle écotones. Et ces limites sont mouvantes à toutes les échelles de temps, depuis celle de la vague jusqu'à celle de l'érosion en passant par celle des marées ou des crues. **Conserver dans ces conditions, c'est à l'évidence accompagner le mouvement ! C'est permettre les changements en aidant à ce qu'ils profitent de la diversité et la recréent.**

Seulement voilà, si on pense le monde comme fixe, tout cela n'a aucun sens. Dans un monde fixe, toute ressource prélevée est retirée du stock. L'idée qu'il faut pouvoir la laisser se renouveler ne peut pas germer. En réalité, les seules ressources pleinement renouvelables sont extérieures à la terre : le soleil et le mouvement des astres qui fournissent de l'énergie et font tourner la machine climatique. La biomasse, issue de l'énergie solaire via la photosynthèse, pourrait alors être vue comme renouvelable. Mais ce renouvellement dépend de la capacité des organismes qui l'assurent à se perpétuer, en se maintenant ou plus sûrement en se transformant. Les activités humaines, en compromettant de plus en plus fortement cette capacité de perpétuation, infirment le caractère renouvelable de la biomasse, qui est pourtant la base de la permanence du vivant et de notre propre permanence. Notre société, fondée sur une vision fixe du monde, ne peut qu'extraire les ressources sans se préoccuper de leur renouvellement. Cette dimension, qui exigerait que nous nous placions dans la flèche du temps au mépris de notre propre prétention à l'immuabilité, n'est tout simplement pas pensable dans le monde fixe que nous voudrions voir être. Il est vrai cependant que le monde fourni à l'Homme par le créateur semblait tellement vaste et sans limite que nous avons longtemps espéré que nous pourrions subvenir à nos besoins et en fondant notre action sur une telle démarche « **extractiviste** ».

La biodiversité, parce qu'elle est en réalité une dynamique, ne peut pas être rangée dans les catégories classiques de ressources : renouvelable ou non renouvelable. Aux échelles de temps humaines, l'énergie solaire est renouvelable, ses dérivées, énergie éolienne ou hydraulique aussi. Le pétrole, le charbon, les terres rares ou l'uranium ne sont pas renouvelables. Le paradoxe de la biodiversité est d'être une ressource renouvelable ou non selon la façon dont les humains l'utilisent et interagissent avec elle. Il existe des façons de vivre grâce à la biodiversité qui permettant à sa dynamique de se maintenir et de prospérer. C'est ce qu'ont fait nombre de populations humaines au cours de l'histoire de nos civilisations. Mais, comme l'a montré Jared Diamond (dans son ouvrage « *Collapse* » ce qui veut dire effondrement), certaines populations au contraire ont extrait de la biodiversité des ressources à un point tel ou à une vitesse telle que la dynamique s'est essoufflée et que le système naturel s'est effondré. D'autres, fondées sur une vision fixiste du monde n'ont pas su créer des structures assez souples pour supporter l'évolution de leur environnement. Dans les deux cas, le système social et la civilisation imprudente qui allait avec se sont effondrés. Comme on va le voir, nous cumulons les deux défauts.

Le problème actuel, c'est que notre civilisation mondialisée a, pour le moment, choisi la voie de l'extractivisme. Elle extrait de la planète, et de la biosphère, des ressources en ne permettant pas la reconstitution des stocks par la dynamique du vivant. Ce problème est devenu très visible pour ce qui concerne la pêche mais est largement aussi grave pour ce qui concerne l'agriculture et l'artificialisation des milieux à des fins d'habitation ou de loisirs. Nos sociétés se sont vécues comme livrant une guerre contre la Nature. Tous les moyens sont bons, mécaniques, chimiques, biotechnologiques. Nous détruisons tout ce qui nous dérange et, par contre-coup, tout le reste avec, les moyens employés n'ayant aucune spécificité. Le résultat, qui commence à devenir pour tous ou presque une évidence, c'est que nos sociétés semblent cumuler une fâcheuse tendance à saboter leur environnement et à en épuiser les ressources, en même temps qu'elles paraissent incapables de faire face aux changements de leur environnement, avec cela en plus qu'elles ont-elles-mêmes produit ces changements !

Une des particularités des littoraux est justement de conjuguer ces deux formes d'inadaptation active. Nous avons saboté les littoraux et les mers, à force de pollutions, de surexploitation, de béton et de marinas pieds dans l'eau, et en même temps, et même sans doute dans la même fièvre de domination, nous avons fait tout pour contraindre les littoraux de façon à devenir incapables de nous adapter aux changements (digues...), dans une folie de contrôle et une prétention imbécile à être en effet capables de ce contrôle toujours grandissantes. Il est temps de revoir notre attitude. Le littoral se creuse et, du fait du réchauffement climatique, le niveau de la mer monte. Loin d'éviter de construire dans les zones inondables, nous nous y installons en construisant des digues en béton sans nous demander quelle hauteur elles devront atteindre dans les quelques décennies à venir. Les déjections de notre agriculture et de nos élevages industriels orientent la dynamique des systèmes vers la production massive d'algues vertes, nous envoyons des machines propulsées par des énergies fossiles pour tenter de les ramasser tout en demandant aux usagers d'éviter d'aller s'y empoisonner et sans remettre en cause les pratiques agricoles responsables, voire même en maltraitant celles qui ont osé dénoncer ces pratiques. Une unité spéciale de la gendarmerie (mise au service des lobbies agricoles et baptisée Demeter !) est même mise en place pour combattre le prétendu « agribashing ». Les pesticides issus de l'agriculture se déversent dans les bassins versants à tel point qu'on en retrouve presque autant dans les zones protégées que dans les zones agricoles. Nous ne savons pratiquement rien de leurs effets sur la flore et la faune marines une fois qu'ils débouchent sur le littoral. Si la pêche locale peut être respectueuse des milieux et des stocks, on sait bien que l'industrialisation de cette activité ne peut se faire sans extractivisme mais on laisse cette activité prospérer...

Conserver la biodiversité littorale, ce serait donc, de ce point de vue arrêter la folie extractivisme née du paradigme fixiste, qu'envers et contre tout nous voudrions voir avéré. C'est ne mettre en place des structures et des activités que si et seulement si elles permettent à la dynamique naturelle de produire autant de ressources que nous en prélevons. C'est penser la dynamique comme positive sans rêver un retour à un Eden primordial. C'est gérer toutes les limites du littoral non pas comme des zones de conflit mais comme des éléments complémentaires d'un système dynamique, laisser les écotones se développer et irriguer de leur richesse les écosystèmes avoisinants, ne plus construire là où le littoral doit bouger et proscrire le béton comme solution. Il faudrait aussi comprendre que les bassins versants, c'est-à-dire in fine l'ensemble du territoire sont des acteurs majeurs de la santé des écosystèmes littoraux. En limiter les effluents agricoles en particulier. Ce serait comprendre que nous devons affirmer l'impérative nécessité de reconstruire notre relation au vivant sur un principe de respect de son intégrité et de sa mobilité. Le littoral constitue, de ce point de vue, un laboratoire fascinant du mouvement à mettre en place pour réconcilier les Humains avec la Nature dans laquelle ils sont immergés afin de parvenir à des solutions durables où les dynamiques sociales et écologiques interagissent positivement et durablement.